

CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

- High Priests of Mithras, 9 février.
Eltes d'Obéron, 12 février.
Oonsus, 16 février.
Atlantéens, 17 février.
Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 21 février.
Baïse Mystique de Comus, 24 février.
Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 6 février 1903.

Table with 2 columns: Direction (N, NE, E, SE, S, SW, W, NW) and Temperature (°C).

SOMMAIRE.

L'ABELLE DE DEMAIN.

- La vieille montre.
Un coup de vent.
Hermengarde.
Petit traité de la poignée de main.
Le retour, poésie.
Le Calvaire d'Agnes, feuilleton de diamant.
Mondaines, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

Renforçons Notre Marine.

De toutes les questions qui s'agitent, depuis quelque temps, soit parmi les populations, soit au Congrès de Washington, la plus grave, la plus sage, en même temps que la plus patriotique, est celle qui a trait à l'augmentation de la marine, dont tout le monde, au Sud comme au Nord, reconnaît franchement l'absolue nécessité.

Sur ce chapitre là, il n'y a qu'une voix dans tout le pays, à quelque école, à quelque parti que l'on appartienne. Sur ce point, on ne se rend généralement pas assez compte du travail qui s'opère dans les esprits. Ce qui d'habitude nous préoccupe le plus vivement, c'est la question politique, la question électorale, si l'en veut.

Nous ne prêtons guère l'oreille qu'aux discours plus ou moins éloquentes des chefs de parti, qui ne visent qu'un but — la conservation du pouvoir, quand ils le possèdent, ou sa conquête, quand il appartient à d'autres.

C'est là, du reste, le défaut principal, la plaie des démocrates où tout repose sur les succès électoraux.

Les gros des populations est profondément patriote; mais les "leaders" entraînent constamment les esprits en dehors de la voie qu'ils se sont tracée, du but qu'ils poursuivent.

C'est souvent loin du centre

du pays, à l'extrême nord, à l'extrême ouest que se manifestent les véritables préoccupations patriotiques, parce que c'est de ces cotés que les populations se trouvent en contact avec l'étranger, par conséquent avec l'ennemi naturel.

C'est le spectacle que nous offrent d'ordinaire les différentes nations de la vieille Europe. Il en est de même aux Etats-Unis. Il s'est accompli, depuis quelques années, de grandes choses. L'Union est devenue une vaste puissance coloniale, elle se voit, à l'heure présente, en communication directe et constante avec des nations desquelles elle était jusqu'ici, et à une quarantaine ans à peine, qui ne la redoutaient pas et aux yeux desquelles elle est devenue une redoutable rivale. Est-il étonnant qu'elle la considère, qu'elle prenne des mesures pour lui tenir tête, sinon pour lui être supérieure?

C'est ce que l'on comprend infiniment mieux dans les Etats des frontières que dans ceux du centre. On reste étonné quand on assiste au mouvement qui se produit dans les Etats tels que la Californie, pour ne citer que celui-là. Les Californiens savent parfaitement bien qu'ils ont à défendre une ligne de côtes énormes et qu'ils ne peuvent y résister qu'à l'aide d'une nombreuse et puissante marine. Un cri général se fait entendre surtout dans les Etats les plus exposés, en cas de lutte. Le gouvernement serait tort de ne pas se préoccuper de cette question, sous prétexte qu'il n'y a pour le moment aucune menace de guerre pour les Etats-Unis. A la bonne heure. Mais qui peut répondre de l'avenir? La situation n'est-elle pas extrêmement compliquée?

Il ne faut qu'un accident, qu'une maladresse pour provoquer un commencement d'hostilités qui pourrait avoir de lamentables conséquences. Des rapports émanant de nos autorités militaires et navales nous assurent que notre armée et notre marine sont prêtes à repousser toute attaque du dehors. En ce qui concerne la marine, nous avons peine à y croire. Jusqu'ici nous nous sommes bornés à nous tenir sur le pied de paix, tandis que les autres grandes puissances, notamment celles de la triple alliance, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, se sont fermement établies sur un pied de guerre.

N'oublions jamais que, dans le premier conflit de l'avenir, c'est sur mer que seront portés les grands coups; or c'est précisément

de ce côté que nous pouvons rencontrer nos plus redoutables ennemis. Ne nous laissons pas éblouir par les triomphes que nous venons de remporter ou peu à l'improviste, et ayons toujours présentes à la mémoire ces deux grandes paroles qui, pour avoir été réassées durant des siècles, n'en sont pas moins profondément vraies: "La méfiance est la mère de la sûreté", et "Si vis pacem, para bellum".

LES AMAZONES DE CASTRO.

De la "Revue", ces détails sur la légende du général Castro, président du Venezuela:

C'est le 23 mai 1859 que Castro arbora l'étendard de la révolte. Il fut alors vraiment populaire. Une légende s'est formée sur lui, remontant à cette époque. Sans précédent, sans passé, sorti ou ne sait au juste d'où (nous le croyons originaire de la province des Andes, au pied de la Cordillère), il s'affirma avec une soudaineté, une résolution qui grossirent promptement les bataillons autour de sa personne et lui valurent, de la part de ses soldats enthousiastes, le nom de "Cabito", appellation hâtive et familière qui équivalait, ma foi, à celle de "Petit Caporal" donnée à Napoléon par ses vétérans.

On parle de promesses militaires, de stratagèmes habilement employés par lui dans cette campagne loyale, ayant évacué silencieusement les hantises on lui avait campé, il amosa pendant trois jours le général envoyé contre lui, Hernandez, qui, après avoir multiplié les précautions stratégiques, fit donner l'assaut, par ses troupes, à une montagne déserte sur laquelle flottait gaillardement le drapeau de son adversaire.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui ne voulussent alors s'enrôler dans son armée; et les "amazones de Castro" sont restées légendaires dans les fastes insurrectionnels du Venezuela. Armées de revolvers, de hachettes et de pénétrants sabres de montagnards, elles firent bravement leur devoir; et après l'affaire de Valencia, on compta soixante-quinze de ces "amazones" parmi les cadavres, un nombre de plus de mille que ce combat meurtrier laissa sur le champ de bataille.

Le général Adas R. Chaffee.

Atlanta, Ga., 6 février.—Une dépêche spéciale de Tampa, Fla., au "Journal", dit: Le général Adas R. Chaffee et son état-major sont arrivés ici en tournée d'inspection des défenses des côtes de golfe. Un accueil enthousiaste a été fait au général.

Le site de l'hôtel des postes de St-Louis.

Washington, 6 février.—Le secrétaire du trésor a choisi pour site de son nouvel hôtel des postes de St-Louis le terrain borné par les rues Walnut, Dix Septième et Dix-Huitième. Le prix est de \$196,000.

Incendie.

Hier soir à neuf heures et demie, une alarme à la boîte No 143 a été donnée pour un feu découvert dans un cottage de la rue Chippewa, 2356, appartenant à Mme John Becker et occupé par Louis Weible et Louis Grevening. Les dommages ont été d'environ \$150.

Les Falstaffiens A L'OPERA.

TABLEAUX ET BAL.

Mlle Juanita Hernandez, Reine.

Demoiselles d'honneur, Mlles M. L. Gracwald, A. Marquez et A. Staig.

Nous voilà entrés à pleines voiles dans la bienheureuse période des amusements de tous genres. Les divertissements nous arrivent de tous côtés. C'est une véritable pluie de fêtes, une véritable averse de bals. Il y en a pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

Ce sont les Falstaffiens qui ouvraient, hier, la série. C'est Sa Majesté le Roi de Carriacou qui l'a voulu ainsi. Que sa volonté soit faite et que son nom soit béni, car les disciples de Falstaff sont les plus joyeux compères de la création. Si la gaité était bannie de cette terre, c'est parmi eux qu'on la retrouverait.

Donc, ce sont les Falstaffiens qui ont ouvert le bal, ou plutôt la série des bals, et ils l'ont fait avec un éclat éblouissant. Ils ont fait mieux encore. Ils ont prouvé clair comme le jour que non seulement ils sont passés maîtres en fait d'organisations de soirées charmantes, mais qu'ils ont une connaissance parfaite, approfondie de la civilisation indienne, antérieure et supérieure à la nôtre, et qu'en fin de compte, nous autres, si fiers de notre qualité d'Américains, nous ne sommes guère que des Indiens dégénérés, comme nous allons le prouver tout à l'heure. Ils donnaient hier un bal éblouissant où ils avaient attiré toute l'élite de notre population des deux sexes et qui était d'une splendide animation. Toute l'aristocratie de l'Inde y figurait glorieusement à côté de celle d'Amérique qui ne brillait guère dans ce rutilant voisinage. Avant les danses, il y avait eu plusieurs tableaux qui se sont fait bruyamment applaudir par nous autres, vulgaires Américains.

Qu'on jage de l'effet produit, rien que par le premier tableau.

Premier Tableau.

Les chefs indiens sont réunis dans la fameuse vallée de Tawawatha, fumant fraternellement le salamet et chantant les gloires de leur pays. Le fameux chanteur Nawadaha célèbre les vertus de Hiawatha, ses luttes, ses travaux, ses efforts pour assurer la prospérité de toutes les tribus. Jamais on n'a entendu de chants si mélodieux dans les pays civilisés. C'est à rendre jaloux les premiers ténors de notre Opéra Français. Mais voici Minnehaha qui arrive en canot, portant d'une parure de chapeaux magiques qu'il offre à Hiawatha — ce qui prouve évidemment que les soulers dont nous sommes si fiers ne sont pas d'origine indienne, mais bien d'origine européenne — que voulez-vous? on apprend tous les jours.

Dans une fête comme celle à laquelle nous venons d'assister, le roman devait nécessairement entrer en jeu. L'amour se met en effet de la partie; Hiawatha et

Minnehaha s'éprennent d'amour l'un pour l'autre et s'épousent. Dans le dernier tableau, le plus séduisant de tous, nous avons aperçu Hiawatha immobile et rêveuse contemplant son amour au milieu d'une gloire éblouissante et jouissant des délices du ciel. Frappé d'admiration il tombe à genoux, en extase et la toile tombe.

Ce dernier tableau était ravissant, mais, à parler franchement, le véritable spectacle était dans la salle, éblouissante de lumières de rez-de-chaussée au cintre. Partout, de frais visages que le plaisir épanouissait, et d'éclatantes toilettes rehaussées encore par les charmes et l'élégance de celles qui les portaient.

La soirée de vendredi a été une des plus enivrantes qu'il y ait eu depuis longtemps à la Nouvelle-Orléans. Ceux qui en ont joui ne l'oublieront pas de longtemps.

Falstaff a donné à sa reine un manteau de toute richesse en satin blanc doublé de satin rose et brodé de perles au col; et à chacune de ses demoiselles d'honneur, il a donné un mantelet de la couleur de manteau de la reine.

Deux comités étaient de service dans la salle, ainsi composés:

COMITÉ DE RÉCEPTION. A. P. Noll, président, Paul Capdevielle, L. C. Quintero, H. A. Taylor, G. Friedrichs, J. A. Hincks, Juge Théard, J. C. Janvier, M. J. Sanders, Ed. Nathan, Geo. Wergard, H. Roberts, Wm. Mehle, F. J. J. Stouse, H. Damians, A. C. Carpenter.

COMITÉ DE LA SALLE.

J. J. Bonn, Président; W. H. McLeelan, P. Rea, G. Hopkins, M. Andry, E. Christ, J. M. Fornaris, H. H. Clark, S. S. Hoising, Jr., Dr. L. Gelpi, Gallier, Capdevielle, P. J. Stouse, H. Damians, A. C. Carpenter.

LE TAGE Et ses brillants marins.

La présence de marins français à la Nouvelle-Orléans pendant les quinze jours qui vont suivre, rehaussera l'éclat de notre carnaval.

Le Tage est venu jeter l'ancre devant la ville mercredi dernier, dans la soirée, et dès le lendemain, on voyait allongant nos rades, ces uniformes, ces épaulettes, ces galons qui nous remontent jusqu'au plus profond de notre être, nous émeuvent, ont ce sentiment fait de tendresse et d'admiration que nous éprouvons pour un peuple dont le nom évoque en nous de glorieux souvenirs, pour cette France qui précède à nos premiers destinés, et qui, dans un élan généreux, nous prête son puissant appui et nous permet d'accomplir cette grande œuvre émanicipatrice d'où naquit la nation américaine.

Oui, les marins français sont nos hôtes depuis quelques heures à peine, et déjà sont-ils de toutes nos fêtes.

Les visiteurs à bord du croiseur ont été nombreux hier, de deux à trois heures de l'après-midi.

L'amiral Rivet, accompagné du consul, M. Ambrogio, a été présenter ses hommages à l'évêque Rouxel. Le soir, avec son état-major et plusieurs aspirants, il s'est rendu au théâtre de l'Opéra où se donnait le bal des "Falstaffiens".

Cette fête dont ils ont admiré la splendeur, leur a rappelé, en attendant, leur belle capitale où sont concentrées toutes les élégances, où l'on trouve tout le raffinement, tout le faste, toute la spontanéité que peut rêver l'imagination.

A deux heures après-midi, aujourd'hui, le maire, M. Paul Capdevielle, ira rendre à l'amiral sa visite. C'est hier que le premier magistrat de notre ville devait se rendre à bord du Tage, mais de pressantes occupations l'en ont empêché. Tout en se complaisant un devoir que lui impose la bienveillance, le maire veut aussi que cette visite lui vaille une heure agréable, car l'amiral Rivet est de ces hommes qui vous captivent de prime abord, tant sont grandes chez lui la simplicité et la distinction.

Il y a eu hier d'intéressantes manœuvres à bord du navire; les marins se sont exercés au maniement de l'arme blanche.

Un représentant de l'ABELLE a passé très agréablement une heure ou deux au milieu de l'équipage; il y a retrouvé d'anciennes connaissances et en a fait de nouvelles.

Nombre d'officiers sont déjà venus à la Nouvelle-Orléans, les uns, en 1888, à bord de la "Miserere"; les autres, bien des années plus tard, à bord de "Dubouddieu", de "Laguay Trouin" ou du "Sacket".

L'amiral, lui, n'avait pas revu notre ville depuis 1867, à l'époque de l'expédition française au Mexique, dont il était. En d'heureux causeur qu'il est, il raconte assez volontiers certains incidents de cette expédition qui lui ont laissé de bons souvenirs dont l'évocation ne lui est pas désagréable, bien qu'il s'y mêle quelque tristesse. C'est lui qui fut chargé de communiquer à l'empereur de la nouvelle de la tragique fin de Maximilien, et c'est à cette occasion qu'il visita notre port, car les moyens de communication entre le Mexique et l'Europe manquaient alors.

L'amiral Rivet, sera, de toutes les hautes personnalités qui auront passé quelques jours parmi nous, celle autour de laquelle se grouperont le plus de sympathies, et cela, à cause de son aménité, de son affabilité.

Pendant son court séjour ici, il aura toujours à ses côtés, M. Ambrogio, le très distingué consul de France qui se multipliera, nous en avons la persuasion, pour l'entourer des prévenances les plus empressées. Mais la sollicitude de M. Ambrogio n'aura pas que l'amiral comme objectif, elle aura aussi toute la maisonnée du "Tage", car c'est l'homme de toutes les convenances, de toutes les bontés.

THEATRES. THEATRE CRESCENT. Les ministres Primrose et Deek-stader donnent aujourd'hui leurs dernières représentations.

Demain, en matinée, première de "When Knighthood was in Flower." Miss Edna Killeen, une de nos artistes les plus aimées, y remplira le premier rôle.

Il y aura foule, demain au Crescent.

GRAND OPERA HOUSE. Aujourd'hui, en matinée et le soir dernières représentations de la "Twelfth Night" de Shakespeare; et Miss Wain Wright s'est fait si chaleureusement applaudir, cette semaine.

Demain dimanche, East Lyano, pour la seconde semaine de l'engagement de cette excellente artiste.

THEATRE TULNE. Aujourd'hui, au Talam, le deux dernières représentations de "Alice of Old Vicoenza", avec Miss Gertrude Coghlan dans le principal rôle.

Demain, dimanche, première de "The Manxman" pour les représentations.

lations de James O'Neil, une des plus grandes renommées de la scène américaine.

Nous reviendrons sur ce sujet demain.

THEATRE DE L'OPERA.

Notre théâtre français poursuit le cours de ses succès; les représentations s'y donnent brillantes et sont des mieux suivies.

Ce soir, programme double, soufflé: "Cavalleria Rusticana" et "La Navarraise", avec des dévoués de la troupe.

Dimanche prochain, le soir, on nous annonce la reprise du "Voyage de Sozette" dont le succès ici fut éblouissant il y a quelques années. Le "Voyage de Sozette" rappelle un peu le "Voyage d'Autour du Monde en 80 Jours". Chaque tableau transporte le spectateur dans une ville nouvelle. Au premier acte, il sera dans un magnifique ballet réglé par M. Balloni, et en figurent les premiers danseuses. Au deuxième acte, autre divertissement de même genre et sur la scène seront groupés 250 personnes.

Nous nous laissons dire que la mise en scène sera somptueuse, opulente et que l'on y travailla depuis quinze jours. La musique de Voyage de Sozette est gaie, entraînante, et le poème amusant; l'oreille et l'œil du spectateur y trouveront leur compte.

Mardi prochain, représentation de gala en l'honneur des marins français; "Messaline" fera les frais de cette soirée dont l'éclat sera rehaussé par la présence de high life.

THEATRE AUDUBON.

Les artistes de la troupe Edwin-Melville achèvent aujourd'hui une brillante semaine. Demain, à "Knobs of Tennessee" succédera le drame fameux de W. Gillette, "Held by the Enemy", pièce militaire qui fait toujours salle comble partout où sa la reproduit.

ST. CHARLES ORPHEUM. Au grand regret du public, la "Girl with the Auburn Hair" achève aujourd'hui sa seconde semaine d'engagement.

Demain nouvelle série de variétés avec Helen et Faller, Florence Bentley, Louise Monrose, Ryan et Rich's, sans compter de brillants exercices de cirque.

On sait qu'il y a tous les jours matinée à l'Orpheum.

L'ESPRIT DES ACTRES. De Berlucras, ce mot exquis. Un ténor de ses amis lui annonce son engagement à l'Opéra. —Matin! s'exclame Berlucras, tu vas en gagner de l'argent! On doit te payer cher... Peut-être quatre cents francs par mois? —Tu peux ajouter un zéro. —Comment! cinq cents francs!...

Deux célibataires endurcis assistent au mariage d'un de leurs amis. A l'issue de la cérémonie, l'un d'eux dit au souriant: —Encore un homme à la mer. —Pardou, corrige l'autre, à la... belle-mère!

Comité des Ponts et Chaussées. Les membres de ce comité se sont réunis hier soir sous la présidence de M. Guebel.

L'ordonnance de la compagnie du chemin de fer de Red River Valley a été référée à un sous-comité qui devra faire une enquête dans les quartiers qui doivent traverser les voies.

Un sous-comité a été également nommé dans le but de faire une enquête sur la ligue Judah Hart.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

101 023 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

XIII

LA RENCONTRE.

Suite.

Pourtant elle s'était arrêtée à

une décision. ... Celle de tenir la promesse qu'elle avait faite à Philippe... de donner un père à Fernand... plus tard... lorsque le cher petit n'aurait plus rien à craindre dans la vie... Pour elle... Geneviève... la mort pourrait alors venir... Elle serait la bien accueillie.

Où?... lorsqu'elle aurait fait tout son devoir, lorsque le sacrifice serait consommé, mourir. Car vivre à côté d'un autre qui n'était pas Pierre... subir des carresses qui lui seraient odieuses... elle ne le pourrait pas... non, non, elle ne le pourrait jamais.

La carte-télégramme par laquelle Philippe Bessières lui faisait part de son empêchement de se rendre au Salon avec les deux femmes, procura donc à Geneviève une sorte de soulagement. La comtesse d'Esclabert déclara:

— Rien ne sera changé à nos projets, Geneviève, malgré l'absence de M. Bessières... Nous irons seules au vernissage. La jeune mère eut un geste d'acquiescement.

— Comme il vous plaira, madame. — Cette visite au Salon ne vous contrarie pas? — Non, madame. La jeune femme avait tressailli.

— Non... certes... l'idée de se rendre au vernissage ne lui

déplaisait pas. Au contraire, une attirance singulière l'entraînait. Au Salon, qui sait si elle ne verrait pas une production de Pierre!

Et malgré le mal que le jeune homme lui avait fait, elle serait heureuse d'apprendre quelque chose concernant son existence... de savoir ce qu'il faisait, de se trouver en face d'une œuvre où il aurait mis un peu de son âme et de sa vie.

La veille elle voulait fuir, quitter Paris tout de suite. Et maintenant il n'en était plus de même. Elle était heureuse de rester un jour encore.

Demain elle s'éloignerait à jamais, mais son cœur se briserait. Quelques instants plus tard les deux femmes descendaient dans une petite salle où on leur avait servi à déjeuner.

Durant le repas elles se parlaient guère, absorbées toutes deux par leurs pensées. Et ces pensées n'étaient pas loin d'avoir entre elles une grande similitude.

Geneviève songeait à Pierre. La comtesse Irène évoquait dans son esprit et dans son âme le souvenir du marquis Rodolphe d'Autnoye.

Dés qu'elles eurent achevé de déjeuner, elles gagnèrent l'hôtel. La journée d'avril était un peu brève. Un soleil radieux épanchait sur les choses la joie de ses

rayons. Des effluves printaniers passaient dans l'air. Et déjà les marronniers des boulevards annonçaient la prochaine éclosion de bourgeons.

Des promeneurs s'en allaient à petits pas, heureux de vivre. Des couples... les yeux brillants, passaient... l'âme vibrante d'amour.

Irène et Geneviève contemplaient tristement le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Pour elles le printemps n'avait plus de charmes: il était vide de tendresse et de joie.

N'étaient-elles pas condamnées à vivre désormais dans l'éternelle solitude de leur cœur? Elles songeaient à la longueur monotone des jours à passer dans ce château de la Haute Savoie, parmi le sauvage décor des montagnes.

Aux Champs-Élysées l'animation devenait plus grande encore. Au long de la superbe avenue des files d'équipages... de voitures de maîtres s'entrecroisaient.

Devant le palais de l'Industrie, où avait lieu le vernissage, une cohue se produisait. Aux abords de la porte monumentale, des couples, des victorias conduits par des cochers galonnés se pressaient en grand nombre.

Des femmes arboraient des toilettes éblouissantes que les hommes, le gardant à la boutonnière, lorgnaient avec admi-

ration. Le Tout-Paris élégant et mondain semblait s'y être donné rendez-vous.

Au moment d'entrer, la comtesse d'Esclabert et Geneviève eurent une sorte d'appréhension. Elles furent sur le point de retourner en arrière.

Mais les dots de la foule les entraînaient. Après avoir acquitté à l'un des guichets le prix d'entrée, elles se trouvèrent presque tout de suite dans l'une des premières salles, parmi des tableaux de tous genres que des hommes, monnaie à l'œil, et des femmes, braquant leur face à main, examinaient.

Il y avait là des tableaux de toutes dimensions: paysages, marines, natures mortes, sujets de genre, études de nu.

Et presque aussitôt le regard de madame d'Esclabert chercha autour d'elle... parmi le public. Elle restait indifférente aux beautés de l'art moderne.

Son visage reflétait une sorte de secret et appréhensif espoir... Elle avait les yeux plus brillants que d'ordinaire et aux pommettes une teinte vive qui ne s'y trouvait pas d'habitude.

Espérait-elle dans cette foule élégante et aristocratique apercevoir celui à qui elle pensait sans cesse... le père de l'enfant qu'elle avait perdu?

Geneviève, de même que la comtesse, semblait plutôt s'inté-

resser à la foule qu'aux tableaux. ... Pourtant par acquit de conscience, à certains instants, toutes deux s'arrêtaient devant une toile qui attirait l'attention.

Et la pensée lointaine, elles échangeaient alors quelques brèves réflexions concernant l'œuvre en face de laquelle elles se trouvaient, mais qu'elles voyaient à peine.

Puis elles s'éloignaient, traversant de nouveaux groupes et se dirigeaient, au hasard, vers de nouvelles salles.

Et toujours toutes deux examinaient les gens qui se pressaient autour d'elles et leurs yeux semblaient vouloir fouiller dans la masse noire, bouleuse de la foule.

Brusquement, au sortir de ces salles, elles se trouvèrent à l'entrée d'une sorte de grand hall vitré où parmi des plantes vertes placées à profusion... des statues... des groupes de marbre et de bronze apparaissaient.

C'était la section de sculpture. Des athlètes aux muscles puissants, des Apollons, des Faunes barbus et grimaçants, évoquaient les beautés de l'antiquité.

Mais à côté, les œuvres inspirées par l'esthétique moderne, avaient non pas plus de grandeur, mais un charme plus profond de vérité et de vie.

Il y avait là des bustes d'hommes et de femmes en relief. Mais des statues... des sujets

d'étude... en des poses de révérence... d'abandon... de douleur. Toutes les inspirations s'étaient données libre cours avec un bonheur idéal.

La foule était là, moins dense que dans les salles de peinture. Il était plus facile de circuler dans les allées, sablées comme celles d'un jardin.

Mais, vers le milieu du hall immense, il se produisait un grand remous de gens.

La comtesse d'Esclabert et Geneviève tout de suite en firent la remarque. Et la comtesse, à mi-voix: — Il doit y avoir là une œuvre remarquable sur laquelle se firent plus particulièrement l'attention. Geneviève ne parut pas avoir entendu.

Elle était très pâle. Ses yeux maintenant ne s'attachaient plus sur la foule. Elle examinait avec une sorte de fièvre anxieuse les signataires de ces œuvres qui se dressaient autour d'elle... et qu'elle regardait une à une.

Elle semblait vouloir déchiffrer tous les noms des artistes qui avaient exposé. Son cœur battait très fort. Dependait Irène entraînait la jeune femme.

Et voici qu'elles arrivaient à leur tour vers le milieu du hall... à l'endroit où les visiteurs affluaient en nombre considérable.

Et les remarques faites à haute